

## ***Allocution de Mme Yvette JOURDAN-ABRAMSKI, Présidente du jour***



Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les Membres du Bureau, Mesdames et Messieurs, chers camarades,

Lorsque ma soeur Jacqueline Belot, que vous connaissez tous et dont j'admire les dons d'organisatrice et le dévouement qu'elle apporte à sa tâche d'archiviste, me fit part de votre invitation à être votre présidente d'un jour et à vous adresser la parole en cette mémorable réunion annuelle, je me suis vraiment demandé ce que me valait cet honneur, dont je vous remercie.

Je ne suis ni auteur célèbre, ni pédagogue distingué, je n'ai pas porté les armes, n'ai pas ouvert à la science de nouveaux horizons... Je ne suis même pas un membre actif (sinon sur papier) de cette association, car, alors que je reçois toujours avec plaisir et dévore avec avidité le bulletin annuel, je n'ai jusqu'à présent participé qu'une seule fois à vos travaux. Il est vrai que j'habite assez loin d'ici... Bien qu'un de mes professeurs du Collège ait écrit sur l'un de mes livres de prix que je serais un jour "chargée de diplômes, j'en suis sûr", cet espoir ne s'est pas concrétisé. Malgré cet acte de foi, les diplômes m'ont esquivée. Trop occupée à gagner ma vie et à prendre soin de ma famille pour poursuivre des études supérieures, je n'en ai recueilli aucun, si ce n'est, aux Etats-Unis, un certificat de pédagogie et un autre de comptabilité. Néanmoins, si la voie que j'ai suivie n'a pas été celle que je m'étais tracée en mes rêves, j'ai eu une vie mouvementée, complète, satisfaisante, remplie d'activités et d'évènements, et enrichie par de nombreuses amitiés et certaines rencontres, au hasard des chemins, avec des personnalités hors du commun. Je vais donc, puisque vous me l'avez demandé, vous faire entrer dans l'intimité de mes souvenirs.

A la veille de la seconde guerre mondiale, nos parents vinrent de Lyon s'installer à Cusset, changement dû aux activités professionnelles de notre père. Nous étions trois sœurs : ma soeur aînée, Jacqueline, et ma soeur cadette, Simone, dont je vous reparlerai sous peu car elle aussi a

fréquenté le collège, bien que moins longtemps que Jacqueline et moi-même. Une quatrième fille, Geneviève, naquit en septembre 1939, à l'aube de cette conflagration qui nous coûta une partie de notre jeunesse et tant de précieuses vies.

C'est en octobre 1938 que je franchis pour la première fois le portail, imposant aux yeux d'une enfant de mon âge, de notre bon vieux collège. Certains de mes souvenirs de cet établissement rejoindront sans doute les vôtres. D'autres, colorés par des sentiments personnels et une optique particulière, s'en éloigneront peut-être. Mais je suis certaine que quelques-uns d'entre eux trouveront un écho dans votre cœur. A droite, sous la voûte d'entrée, se trouvait la loge de la gardienne, une brave femme qui, de temps à autre, nous donnait des bonbons. Sur deux côtés de la cour, une galerie couverte nous abritait les jours de pluie et nous rassemblait en rangs bruyants lorsque, sur un coup de sifflet d'un surveillant revêtu d'une blouse grise, les élèves devaient regagner leurs classes.

Ma première institutrice, Mme Fargeux, petite femme rondelette et bienveillante, nous faisait réciter la table de multiplication sur le ton chantant et le rythme approprié que je n'ai jamais oubliés: "deux fois un, deux ; deux fois deux, quatre ; deux fois trois, six...."



Elle m'initia également à l'orthographe et la grammaire. J'avais la chance d'adorer lire et de posséder une excellente mémoire.

Malheureusement, si les livres m'apportent encore beaucoup de joie, ma mémoire, obligée de partager avec tant d'autres choses l'espace restreint de mon cerveau, me trahit de plus en plus souvent.

Après Mme Fargeux, ce furent Mme Bérard (classes de 9<sup>ème</sup> et 8<sup>ème</sup>) puis M. Jouannais (classe de 7<sup>ème</sup>) à qui je dois ces années de formation, base de toute vie intellectuelle. Mme Bérard était une institutrice stricte mais pleine d'humour, qui nous régalaient d'anecdotes et de mots d'esprit. Quant à M. Jouannais, son enseignement était si intéressant que l'on pouvait aisément lui pardonner les postillons dont il régalaient ceux qui avaient la malchance d'occuper les pupitres du premier rang. Je suis redevable à ces enseignants exceptionnels de m'avoir transmis le goût du savoir et l'amour de la langue française, la grammaire tout autant que la littérature. Ces instituteurs demeurent en mon cœur, enrobés de ma reconnaissance et de mon affection.

Pendant ces années d'enseignement primaire, nos classes ne se tinrent

pas toujours dans les locaux du collège, soit qu'ils n'aient pas suffi à accueillir le flux d'élèves venus des zones occupées, soit qu'ils aient été par la suite réquisitionnés par les troupes allemandes qui occupaient notre ville. Seul notre Principal garda le privilège d'occuper ses appartements. Nous partageâmes l'Ecole des Préférés avec les élèves de l'Ecole des Frères, et occupâmes également une partie des locaux de l'Hôpital. Puis vinrent "les grandes classes". Avec la sixième et l'initiation au Latin et à l'Allemand, puis la cinquième et la quatrième, de nombreux professeurs se sont succédés dont je conserve un souvenir très vivace :

M. Remlinger, professeur d'allemand, l'Alsacien dont la rigidité cachait une grande gentillesse -- il portait un pardessus marron et un feutre de même couleur, et lorsqu'il enlevait son chapeau, il rétablissait d'une main experte l'ordre de ses cheveux que nous soupçonnions d'être une perruque ; M. Désiré, qui savait si bien rendre vivante l'histoire naturelle - j'étais heureuse de retrouver son nom chaque année sur le bulletin et j'ai été peinée d'apprendre son décès en mars dernier ; M. Muller, un Alsacien lui aussi, grand et blond, beau garçon qui ne déplaisait pas aux jeunes filles des terminales ; M. Vertet, professeur de latin, dont la manche vide me fascinait et dont le langage fleuri m'a permis d'ajouter plusieurs mots colorés à mon vocabulaire ; Mme Montagnier qui renforça mon amour de la musique ; le brillant M. Chamayou, qui, bien que professeur de philosophie, nous a pendant un certain temps initiés aux mystères de l'histoire ; le très distingué M. Papeloux "Gaston pour les dames", qui pour peu de temps nous enseigna le français avant de repartir à Paris y occuper un poste plus honorifique ; M. Tartinville, professeur d'anglais, dont je ne conserve pas un très bon souvenir car il n'aimait pas les filles, cibles de ses ironiques remarques ; M. Fraisse, irrespectueusement surnommé Cucu-Fraisse, certainement un artiste consciencieux mais dont je n'ai malheureusement fort peu appris. Et tant d'autres : M. Orsini, le petit corse loquace avec lequel j'aimais jouer et discuter car il venait souvent chez nous ; M. Graciannette, père de Maryse, l'une des meilleures camarades de ma soeur Simone, l'un de mes préférés, car j'adorais l'éducation physique ; le Malgache Andriantsilaniarivo, au nom plus long que la taille, et dont les cours de grec se tinrent pendant un certain temps dans le salon de notre mère, ma soeur Jacqueline étant l'une de ses étudiantes ; M. Villedieu, professeur de lettres dont Jacqueline était également l'élève ; et Pierre Guenin, professeur de physique-chimie, qui faisait un peu partie de notre famille car il occupait l'une de nos chambres. Je revois encore avec clarté tous ces maîtres dévoués, soit qu'ils m'aient fait bénéficier de leur enseignement, soit qu'ils aient partagé avec ma famille



les repas préparés par notre mère qui tenait table ouverte pour plusieurs professeurs du collège, dont certains étaient réfugiés de Paris ou d'autres grandes villes. Car, malgré la présence allemande en nos murs et sur nos Cours, nous étions en zone libre, Vichy étant devenu le siège du gouvernement.

C'était également aux comédiens de passage que notre mère ouvrait ses portes et offrait sa table et ses talents de cuisinière, car elle avait le don de transformer en excellents repas les maigres portions qui nous étaient allouées en ces périodes de restrictions. Notre salon était transformé en loge pour les acteurs présentant leurs spectacles au cinéma-théâtre Trianon, qui se trouvait en face de chez nous. Notre mère a ainsi accueilli certains grands noms de l'époque : Arletty, Milly Mathis, et bien



d'autres. Elle ne regretta qu'une fois sa générosité qui fut récompensée par le vol de petites cuillers en vermeil dérobées en fin de repas par l'un des convives ! Claude Dauphin et son frère Jean Nohain figurèrent parmi ces comédiens de passage. Et les fils de Jean Nohain, Denis et Dominique,

fréquentèrent le collège pendant quelque temps.

(Nota : Arletty dans un de ses plus célèbres rôles, lithographie éditée par Maldant !)

A cette époque, tout était rationné, et les livres eux-mêmes étaient rares et chers. Et c'est encore notre mère qui avait organisé un échange de livres scolaires. Les collégiens se succédaient chez nous, apportant leurs livres de la classe passée et les échangeant pour ceux de la nouvelle année. Permettez-moi de faire ici une parenthèse et de rendre hommage à cette femme extraordinaire que fut notre mère. Elle fit indirectement partie de l'équipe du collège et continua son oeuvre après la guerre en accueillant chez elle des jeunes filles venues d'Afrique faire leurs études en France. Pour toutes ses activités bénévoles et son rôle au sein de l'Association des Parents d'Elèves, elle reçut, distinction bien méritée, les palmes académiques, en qualité de Chevalier puis d'Officier.

Et puis, dans les couloirs de notre vieux bahut, toujours vaillant, toujours veillant, notre bienveillant Surveillant Général, M. Libelle, dont je me souviens encore du regard, car ses yeux pétillaient constamment, vifs et mobiles derrière ses lunettes. Bien sûr, je n'étais qu'une jeune élève et ne l'ai jamais connu intimement, mais il m'a toujours semblé que sous des abords assez rébarbatifs se dissimulait un grand sens de l'humour. Affublé du sobriquet de "rase-bitume" à cause de sa taille réduite, il n'en était pas moins un maître craint et respecté dont la présence animait constamment les couloirs, à la recherche des malheureux élèves plantés

à la porte de leurs classes pour une quelconque infraction à l'une des rares lois réglementant notre vie scolaire, par ailleurs fort libérale. Enfin, le grand, l'inoubliable maître des lieux, notre Principal, le très respectable et très respecté Abel Boisselier, dont la lourde silhouette, rehaussée de l'éternelle cape noire et de l'inamovible béret, continuera j'en suis sûre à hanter pendant longtemps les lieux sacrés de ce monument au savoir dont il demeure le symbole. Devenu légende, cet homme que nous avons tous vénéré a marqué notre jeunesse. Sa voix autoritaire et son regard perçant intimidaient les plus téméraires, mais de sa personne émanaient l'érudition et la sagesse profonde auxquelles, dès la première rencontre, nul ne pouvait rester insensible. Cher Monsieur Boisselier, dont j'ai été si heureuse de recevoir l'image le jour où un petit paquet venu de France en ma lointaine Californie révéla la médaille que ma soeur Jacqueline avait eu la gentillesse de me faire parvenir.

Et puis, je veux parler des copains, des bons camarades de cette époque lointaine. "Garçon manqué", j'ai longtemps fraternisé avec la gent masculine de mes classes primaires : André Deplanque, André Dumazet, Michel Erny, Jean Brunet, Pierre Rougier que j'ai revu un jour par hasard à Paris, boulevard St Germain (et nous nous sommes reconnus, malgré le nombre des années passées), Deraed (Georges, je crois) dans la cuisine duquel nous faisons rôtir des châtaignes, et bien d'autres jeunes garçons encore, avec lesquels je jouais sur les Cours, mais dont les noms se sont effacés dans la brume de mes souvenirs. C'est aussi avec certains de ces "garnements" qu'en classe de 5<sup>ème</sup>, j'allais, avec bougie et lampe électrique, explorer en cachette les souterrains récemment mis à jour. Mon beau-frère Jean Belot a suivi mes traces, puisque, en sa qualité de Président de l'Association des Amis du Vieux Cusset, il a largement contribué à la restauration de ces souterrains, que j'ai eu grand plaisir à revisiter, dans de bien meilleures conditions qu'alors. C'est avec émotion que j'ai appris la disparition de certains de ces compagnons de jadis, tout récemment celle de Roland Pétilat. Mais j'ai eu le bonheur de revoir Michel Erny lors du mariage de ma nièce et filleule, Claire Belot, dont il est le parrain. Avec l'âge, je commençai à fréquenter davantage les autres filles et j'eus d'excellentes camarades : Solange Campan, Juliette Neillot, Denise Laurent, Suzanne Arth, Nicole Barody, Bernadette Morand, Nicole Rivière, et surtout ma grande amie de toujours, Claire Lemonnier, avec laquelle j'ai encore des relations fréquentes et intimes, étant toutes deux devenues mères et grand'mères, et nos enfants ayant maintenu l'amitié qui nous lie. Plusieurs de mes camarades continuèrent comme moi leurs étapes scolaires au Lycée de Vichy où nous dûmes nous rendre dès la classe de troisième, le collège ayant fermé ses portes aux jeunes filles, à

l'exception des élèves de Math Elem. Eclairéuse, je m'étais fait également bien d'autres amis dans la communauté scout. Je retrouve aujourd'hui avec plaisir Paulette Renon et Josiane Simon, compagnes de cette époque, et je n'ai pas oublié non plus Simone Madet (Croc-Blanc) ni Geneviève Villard (Mangouste), toutes élèves du collège. Pendant les années de lycée, j'avais, ainsi que ma soeur Jacqueline, rejoint à Vichy une chorale scout et c'est également avec elle, son futur époux Jean et un autre ami, Jean Rimoux, que nous avons formé un quatuor vocal, "Les Compagnons de la Rose des Vents".

De mon temps (pardonnez-moi cette expression de grand'mère !!!) les deux hauts-faits de l'année scolaire étaient la célébration de la Saint-Charlemagne et la distribution des prix. J'aimais beaucoup ces événements car j'adorais chanter et faire du théâtre et, bonne élève, recevoir des livres de prix, fruits de mon labeur. Et pourtant, je n'étais pas un bourreau de travail ! Mais j'aimais, et j'aime encore, apprendre.



Hélas, toute bonne chose a une fin, et c'est donc à l'issue de la classe de quatrième que je dus quitter le collège pour me reconverter à la vie d'un lycée de jeunes filles, où j'eus la chance de retrouver de bonnes camarades, telles que Paule Compagnon, Huguette Bonnet, Josette Chaussard, et de m'en faire d'autres, ainsi que de bénéficier encore d'excellents professeurs, dont M. Caron, professeur de lettres, qui montait avec nous des pièces de théâtre et qui plus tard enseigna également au Collège.

Ce que j'ai fait à la suite de ces années scolaires restées si vivantes en mon esprit ?

Les années sont longues et bien remplies. Après le bac philo, au lieu de répondre à l'offre d'un oncle résidant à Lyon, de venir faire des études en cette ville, je voulus garder mon indépendance et ne rien devoir à personne ! Oh, ignorante et arrogante jeunesse ! Je partis pour dix mois en Italie enseigner le français dans une école privée et acquérir par la même occasion la maîtrise de la langue italienne dans un cadre ravissant. Puis dix mois en Angleterre, au pair comme il se devait à l'époque. Un autre oncle, qui lui aussi m'avait ouvert ses portes, n'entendit parler de moi que lorsque je fus installée dans la famille qui m'accueillait dans le comté du Surrey. Frère de notre père, il était alors Conseiller Culturel à l'Ambassade de France à Londres et Directeur de l'Institut Français et du Lycée qui y attenait. Je m'y rendais un jour par semaine. Au cours de cette année, j'eus non seulement l'occasion de

perfectionner mon anglais mais bien entendu celle de me familiariser avec un mode de vie différent, une civilisation différente, et surtout une capitale différente de la nôtre, qui m'a beaucoup plu et que j'ai retrouvée avec le même plaisir en juin dernier, plus de cinquante ans après mon premier séjour.

De retour en France, je partis tenter ma chance à Paris. Double activité : quelques cours en Sorbonne pour préparer Propédeutique (qui n'existe plus) et début de carrière à Sélection du Reader's Digest, où je débutai comme secrétaire bilingue du Directeur Administratif et Chef du Personnel, dont je devins rapidement l'assistante. Eh oui ! mes deux amours à l'époque (et ils le sont encore) étaient la musique et la



philosophie... et je me retrouvais clouée dans un bureau ! Ironie du destin ! Comme je devais travailler et ne pouvais donc suivre des cours réguliers, il me fallut renoncer à l'étude formelle de ces deux disciplines que j'ai toujours néanmoins continué à étudier en dilettante. Grâce à des

amis élèves du Conservatoire, j'ai cependant hanté cet établissement, et j'eus ainsi l'occasion de rencontrer parfois dans les couloirs le fascinant Darius Milhaud qui, bien que devant se déplacer dans un fauteuil roulant, avait conservé une présence magnétique alliée à une grande simplicité.

Pendant deux ans, j'ai résidé en dehors de Paris dans la propriété de l'Amiral Lemonnier, père de mon amie Claire. Quatre des enfants Lemonnier ont fréquenté le collège : Claire, Claude, Rose et Anne. Peut-être certains d'entre vous se souviennent-ils d'eux ? Le seul garçon, Claude, est entré dans la Marine pour y entreprendre des études de médecine. Après un séjour en Indochine, il est entré dans le civil pour y pratiquer sa profession. Grâce à cette famille, qui était devenue un peu la mienne, je connus des années fort heureuses, même après l'avoir quittée pour venir m'installer à Paris même. L'Amiral Lemonnier était alors Chef d'Etat Major de la Marine Française et premier Directeur du Collège Nato. C'est ainsi que j'eus l'occasion de rencontrer des personnalités fort intéressantes, telles que le Général Eisenhower et d'autres américains qui m'ont peut-être, sans que j'en sois consciente, préparée à la future existence qui m'attendait dans leur pays. C'est aussi à cette époque que je retrouvai d'autres anciens du collège : Yves Gaussot qui étudiait à HEC, et surtout un excellent ami, Gérard Démonet, un familier de notre famille. C'est avec lui qu'avait été lancé le bulletin d'information Cocorico, devenu Chantecler, dont le premier numéro avait été réalisé au stencil chez nos parents. A Paris, nous nous rencontrions souvent, participions avec une bande de copains et ma soeur Simone qui m'avait rejointe pour ses études, à des activités

diverses : visites de musées, théâtre, ballades en campagne... Je n'ai malheureusement plus de nouvelles de Gérard depuis plusieurs années. Il s'était marié et travaillait alors chez Air France, dans les services administratifs. Je crois qu'il devint par la suite Chef du Personnel. Il est sans doute à la retraite depuis un certain temps et j'aimerais bien savoir ce qu'il est devenu. Il est triste que de si bons camarades puissent ainsi se perdre de vue. Hélas ! "la vie sépare ceux qui s'aiment..." C'est pourquoi notre association d'Anciens du Collège est si précieuse et mérite d'être maintenue, perpétuant le souvenir de tous ces camarades et professeurs qui ont participé à notre vie ou qui nous ont précédés ou suivis. Car ce collège que nous gardons en nos mémoires n'est pas simplement un ensemble de pierres, puisque nous ne pouvons plus nous réunir en ses murs, mais toute l'aura de ces êtres qui nous ont frôlés au cours des années que nous comptons parmi les plus marquantes de notre existence.

Pendant des vacances en Sicile, je rencontrai mon futur époux. C'était un artiste-peintre polonais émigré à Paris à la suite de sa libération des camps allemands. Mariage, bébé, un petit garçon, Christophe, né en 1957. Bien occupée, je continuais cependant, outre mon travail, mes études musicales et donnai mon premier récital de chant dans un petit théâtre parisien privé. Et je chantais également en soliste à l'église polonaise de Paris, située près de la Madeleine, église fréquentée notamment (de son vivant !) par Frédéric Chopin. Et puis, parce que la population polonaise est à Chicago la seconde du monde après celle de Varsovie, ce qui tenta mon mari, je dus démissionner de Sélection du Reader's Digest où j'étais devenue cadre de la presse pour partir aux Etats-Unis en 1960.



Que vous dire de l'Amérique? Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas ce pays que j'ai appris à aimer, il faut que vous sachiez qu'il est tout et rien de ce que vous en attendez. C'est un contraste permanent. Et c'est surtout un immense puzzle dont chaque état est un morceau, avec son individualité et ses particularités, sa force, ses faiblesses et ses sensibilités, le tout formant cet ensemble cohérent : les Etats-Unis, divisés par des rivalités politiques mais soudés par le même patriotisme, et que l'on ne peut vraiment connaître qu'après en avoir fait le tour. La France a ses provinces, l'Amérique a ses états. Et si connaître Paris ne permet pas de juger la France, de même les Etats-Unis ne peuvent se comprendre si l'on se limite à la visite de New-York, Washington, Chicago ou San Francisco. Vous connaissez sans doute l'histoire de ces hommes essayant, dans l'obscurité, de deviner ce qu'est un éléphant. L'un en touche la patte et pense qu'il s'agit d'un arbre, l'autre la queue, et c'est une corde, la trompe, un tuyau. L'Amérique, c'est un peu cet éléphant que l'on doit découvrir en sa totalité avant de s'en former une opinion. J'y ai beaucoup voyagé et n'en connais pas encore tous les aspects. De plus, comme tous les pays du monde, il est en évolution constante, et les Etats-Unis des années 60 sont bien sûr très différents de ceux d'aujourd'hui. Mais il s'agit bien du même accueil chaleureux, permettant une adaptation relativement facile -- si tant est que l'on en connaisse la langue, ou du moins l'une des langues, car mon mari retrouva à Chicago une colonie polonaise entreprenante et prospère ayant ses propres journaux, radio, spectacles, commerces, églises et écoles, et plus tard installée en Californie je pus constater que les immigrants plus récents bénéficient d'un avantage non négligeable, la plupart des documents (officiels ou privés) étant rédigés en plusieurs langues : espagnol, bien entendu, mais aussi japonais, chinois, coréen, vietnamien, arabe. Et, de même, de nombreuses chaînes de télévision sont consacrées, langues et programmes, à de multiples groupes ethniques. C'est ainsi que je me réjouis de pouvoir rester en contact avec la France grâce à TV5.



Chicago est une très belle ville. Un centre ville grouillant d'activités, avec des gratte-ciel impressionnants, de multiples théâtres et musées, des magasins élégants, et surtout un bord de lac admirable, avec plages de sable et parcs verdoyants et fleuris. Si certains quartiers ne sont pas toujours agréables, d'autres par contre, ainsi que la plupart des banlieues, sont fort

attrayants. Quant aux habitants du Middle-West, ils sont pour la plupart accueillants et généreux. Je me plus beaucoup à Chicago, ville enrichie par les diverses cultures amenées par les immigrants successifs : irlandais, allemands, polonais, italiens. Peu de Français ou du moins vivant séparément les uns des autres et ne formant pas les colonies que l'on observe chez les autres européens. Chicago, donc, est une ville vivante, cultivée, artistique. Son seul problème ? Le climat... Il y fait terriblement froid en hiver, terriblement chaud et humide en été, avec des orages spectaculaires et le vent fait partie du paysage de cette "windy city". Mais on s'y fait... J'y suis restée 17 ans. Cependant, après mes années californiennes et à cause de ce climat difficile, je ne souhaite pas y retourner, si ce n'est pour une courte visite, car j'y ai encore des amis.



Etre la femme d'un artiste-peintre n'est pas toujours facile... Il s'agit d'une profession aux aboutissements aléatoires... Huit jours après notre arrivée sur le sol américain, je me mets à nouveau au travail. Mon premier job ? Enseigner l'anglais à des Africains francophones. Et je dois également traduire pour eux, d'anglais en français, des livres techniques ! Pas du tout de mon ressort, car je suis loin d'avoir tant soit peu l'esprit technique... Mais je trouve rapidement un emploi plus intéressant : assistante du PDG d'une société d'ingénieurs-conseil.

Ne voulant pas renoncer à mes rêves de musique, je me présente, et suis acceptée, à deux groupes entièrement différents : une troupe d'opéra, et la chorale de l'Orchestre Symphonique de Chicago, où j'ai le privilège de chanter sous la direction, entre autres, de Jean Martinon. Cependant, cela ne dure pas longtemps, car en fin d'année 1962 c'est ma fille Isabelle qui naît à son tour. Je quitte emploi et musique et élève mes enfants tout en participant aux travaux littéraires de deux de mes amis : un jeune prêtre, professeur de philosophie, dont la thèse doit être dactylographiée (n'oublions pas que cela se place avant l'avènement de l'ordinateur) en anglais, français, allemand, italien et latin, et le Consul Général de France de l'heure qui, en ses moments de loisir, écrit un roman policier, "Vertige en Eau Profonde", qui obtient le prix Simenon. Après trois années ainsi consacrées en majeure partie à mes enfants, je reprends des activités professionnelles. Tout d'abord, afin d'avoir les mêmes heures que mon fils d'âge scolaire, enseignante de français dans une école privée : neuf classes correspondant à nos 6<sup>ème</sup>, 5<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup>. Puis je suis admise dans les services français de l'Expansion Economique, en qualité de secrétaire et rapidement d'Attachée

Commerciale, en charge du secteur des biens de consommation. Cette activité implique des efforts de développement des produits français dans de nombreux domaines : parfumerie, mode et bijoux, ameublement



et décoration, et en particulier produits agro-alimentaires. Je m'initie à l'oenologie et fais bientôt partie de la plupart des confréries vinicoles françaises : Compagnons des vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Alsace, du Cognac, etc. Les vins et fromages de France n'ont plus de secrets pour moi. Je donne des conférences dans les collèges professionnels et organise des dégustations dans les onze états de ma circonscription : Illinois, Kansas, Missouri, Nebraska, Minnesota, Wisconsin, Indiana, Iowa, Kentucky, Dakota du Nord et du Sud... Oui, bien que préférant aux nuages le plancher des vaches, j'ai dû combattre bien des fois ma crainte de l'avion pour tenir ce rôle...

Egalement à cette époque je joins une association franco-américaine où mes intérêts artistiques sont mis à contribution. Je crée et dirige un groupe théâtral ainsi que deux chorales (adultes et enfants) et m'occupe également d'une troupe de danses folkloriques. Nous avons de magnifiques costumes régionaux : bretons, provençaux, alsaciens... J'étais alors encore jeune et svelte et portais fort bien la robe et la coiffe arlésiennes. J'avais fait pour ma fille un costume bourbonnais, y compris un "ersatz" de chapeau "à deux bonjours" ! Chaque année, avant les fêtes de Noël, j'écrivais une pièce en "franglais" (pour le bénéfice du public non francophone) au cours de laquelle pouvaient se déployer les talents de mes acteurs-chanteurs-danseurs. Deux représentations salle comble au musée d'Histoire Naturelle où étaient exposés le sapin de Noël de chacune des nations représentées à Chicago ainsi que notre crèche traditionnelle avec les santons provençaux. Je me suis occupée de ce groupe, à titre bénévole, bien entendu, pendant une douzaine d'années, jusqu'à mon départ de Chicago. Car à mon statut de recrutée locale succède celui de recrutée France. Un avantage et un inconvénient, car il s'agit à présent de se déplacer, des contrats successifs ne permettant pas de demeurer en poste trop longtemps dans le même état, ni dans le même pays. On me propose l'Asie, l'Afrique, l'Europe, le Canada qui me tente, mais je crains le dépaysement pour mes enfants dont les études sont ma priorité. Lorsque se présente un poste en Californie du Sud, j'accepte l'offre... Entre-temps, lorsque ma fille était encore en bas âge, j'avais dû faire face à un divorce et élevais donc seule mes deux enfants. Lorsque nous quittons Chicago pour Los Angeles, mon fils vient de terminer ses études secondaires et une année d'études supérieures dans des écoles navales et militaires, dont il sort sous-lieutenant. Ma fille doit entrer en seconde.

Capitale de l'industrie cinématographique, Los Angeles est très différente de Chicago. C'est une métropole immense et dispersée, avec peu de transports en commun. Mais c'est une ville attachante, comme dit l'une de mes amies, "un jardin avec des maisons". C'est vrai, du moins pour certains quartiers, car, comme dans toutes les grandes agglomérations, il en existe d'autres moins recommandables.



La Californie du Sud a ceci de remarquable que l'on y jouit d'un ensemble exceptionnel de paysages et de climats totalement différents les uns des autres. Deux heures de voiture vous conduisent du bord de mer en plein désert, ou encore au sommet de montagnes couvertes de neige. Selon ses goûts ou son humeur, on y peut faire de la voile, nager, skier et faire de longues randonnées au milieu des bois ou dans ce "désert vivant" immortalisé par Disney. Ici se côtoient palmiers et cactées, sapins et eucalyptus, bougainvillées et magnolias, et

toute une flore importée : le géranium, le jasmin, la rose et l'hortensia de nos jardins français fraternisent plaisamment avec l'oiseau de paradis, l'hibiscus, et le laurier, originaires d'autres cieux, en un bouquet permanent et multicolore. Tout ceci grâce à l'industrie humaine qui a réussi à capter l'eau du Colorado et à la faire parvenir en ce désert originel qu'était la région de Los Angeles. Mais, comme tout pays du monde a ses revers, cet état a le malencontreux inconvénient de subir de temps à autres d'effrayantes catastrophes naturelles : incendies souvent incontrôlables, glissements de terrain, et tremblements de terre. C'est ainsi que notre maison a été très endommagée par le gros tremblement de terre de janvier 1994 et que des travaux importants nous en ont chassés pendant près de trois mois. Cependant, rien d'aussi spectaculaire et meurtrier que le cataclysme qui vient de frapper le Pakistan, car les constructions sont très différentes. Les maisons californiennes ne sont pas construites en pierre, mais en bois, dont la flexibilité offre davantage de chance de survie. Et les architectes bénéficient à présent d'une technique anti-sismique leur permettant d'ériger des gratte-ciel joignant fonctionnel et sécurité. Cette technique est relativement récente, car lorsque je suis arrivée à Los Angeles il existait peu de gratte-ciel. A présent, le Centre Ville et plusieurs quartiers résidentiels et commerciaux en sont couverts. Et ils sont pour la plupart d'une grande beauté. Causés par la sécheresse et les vents violents, et

malheureusement allumés très souvent par l'homme, les feux qui ravagent régulièrement notre région ont été récemment particulièrement sévères, en novembre 2003 et une fois encore en septembre et octobre derniers, forçant de nombreuses familles à abandonner pour un temps leur domicile ou même à le perdre entièrement. Et, bien entendu, les montagnes dépouillées de leur végétation par les incendies subissent à la saison des pluies d'énormes glissements de terrain. Bientôt, c'est à nouveau la sécheresse, et le cycle recommence....

Malgré ces quelques inconvénients, c'est dans un cadre très agréable et un climat presque idéal qu'en 1977 j'organise ma nouvelle vie. Je me remarie, à nouveau à un polonais qui m'a rejointe de Chicago. Nous achetons une maison en grande banlieue, au milieu des collines et des troupeaux de moutons, dans un cadre "far west" et "cowboys", à



quelques 65 kilomètres de Los Angeles. Ici, c'est normal, les distances ne font pas peur. Les allées et venues font partie de la vie quotidienne, le réseau routier ayant été construit autour de l'automobile dès l'avènement de celle-ci, et la croissance de la région lui étant due.

Toujours donc attachée à l'Ambassade de France, mes activités auprès du Conseiller Commercial en Californie du Sud ainsi que dans les états du Nevada, du Colorado, de l'Arizona, et du Nouveau Mexique, me valent l'honneur d'être nommée Chevalier dans l'ordre du Mérite Agricole pour mon rôle dans l'expansion des produits agro-alimentaires français. Une autre ironie ! J'ai toujours vécu pour l'art et la culture française, et c'est l'agriculture qui a reconnu mes services... Au bout de quelques années, il me faut à nouveau partir pour un autre contrat, cette fois-ci hors des Etats-Unis. Un fils marié localement, une fille à l'Université, un époux m'ayant déjà suivie de Chicago à Los Angeles, tout cela me conduit à refuser d'autres postes. Je démissionne donc des services de l'Expansion Economique et me reconvertis dans le secteur privé.

Une série d'emplois intéressants, mais sans lendemain :

- Co-créatrice, Vice-Présidente et Directrice nationale de la filiale américaine d'un fabricant alsacien d'ameublement cuisine/salle de bain. Superbe ligne, mais la direction française renâcle à adapter la fabrication de ses éléments aux normes du marché américain. Je démissionne et la filiale ferme.

- Directrice des Produits Alimentaires pour Casino Import/Export, filiale du Casino que vous connaissez bien, avec ses restaurants libre-service,

ses boutiques de produits gourmets, ses lignes de chocolat, confitures, vins, etc... Hélas ! Après quelques années, accord de fusion avec une maison américaine. Tous les français sont remerciés.... Moi, l'une des dernières. Malheureusement, Casino perd ses restaurants, ses boutiques et son identité et ne connaît plus aux Etats-Unis le succès passé...

- Quelques années de vaches maigres, en ventes immobilières. Vraiment pas mon fort, si ce n'est le plaisir de visiter de superbes maisons de plusieurs millions de dollars....Et à nouveau j'enseigne le français, à des adultes cette fois-ci, ce qui me plaît davantage.

Enfin, un accord avec la société de passementeries Houlès, de Saint-Etienne tout comme Casino. Je fais office de Directrice Administrative, mais cette fois-ci, échaudée par mes déboires avec des maisons françaises, je tiens à conserver mon indépendance. Je crée une société à mon nom, Art in Fact. D'une part je fais la commercialisation de mes propres produits, locaux (bijoux indiens argent et turquoise) ou importés (bijoux et oeuvres d'art de France, ambre de Pologne, nacres et perles noires de Tahiti, jade de Nouvelle Zélande), et je m'occupe d'autre part de l'administration de la société de droit californien Houlès USA, dont le siège social est à Los Angeles. C'est une bonne solution. Je travaille ainsi pour moi-même et pour Houlès, pendant de nombreuses années.



Ma soeur Simone, établie à Tahiti en fin de carrière de professeur de français et d'espagnol, a écrit plusieurs livres de légendes et contes polynésiens. Je les traduis en anglais. C'est un exercice qui me plaît. Je vous signale incidemment que le dernier livre de Simone a paru récemment en France sous le titre "Tiphaine à l'ombre des Rois", dont l'histoire se déroule à Cusset au 15<sup>ème</sup> siècle. Pour ceux d'entre vous qui ont connu Simone, sachez qu'elle s'est créée une retraite fort agréable, car elle participe annuellement à des voyages de groupes qu'elle organise elle-même de manière très professionnelle. Elle a ainsi fait le tour du monde, ou presque, et réalise d'excellents films pour les participants.

Je suis longtemps restée active dans plusieurs organisations professionnelles (Chambre de Commerce Franco-Américaine, Réseau d'Affaires Français dont j'étais devenue Présidente du Conseil d'Administration, Association Internationale des Femmes Chefs d'Entreprises dont j'étais Trésorière), et j'appartiens encore à des organisations philosophiques, ou culturelles telles que l'Alliance Française de Los Angeles.

Comme vous le savez sans doute, l'Alliance Française est une organisation plus que centenaire, dont le siège est à Paris, boulevard Raspail, mais dont les activités s'étendent à presque tous les pays du monde. La raison d'être des Alliances Françaises, administrées par des bénévoles, est de propager la langue et la culture françaises. L'école de l'Alliance de Paris accueille des étudiants du monde entier, et c'est dans le monde entier que naissent les écoles des Alliances. Aux Etats-Unis, certaines d'entre elles ont plus de cent ans d'existence : San Francisco, New York. Notre Alliance de Los Angeles est relativement récente, puisque créée en 1986. J'y entre en 1998, comme Vice-Présidente. Deux ans plus tard, en 2000, j'en assume la présidence.

A la suite du décès de mon mari, survenu en novembre 2003, j'ai fermé ma société en janvier 2004 et quitté Houlès en mars, puis la présidence de l'Alliance Française en janvier 2005, tout en restant active au Conseil d'Administration. Je consacre à présent mon temps à l'étude, la lecture, l'écriture, l'enseignement. Dans ma ville de résidence, qui a entre-temps grandi et a dû renoncer à ses troupeaux de moutons mais a heureusement gardé une grande partie de ses chevaux, j'ai récemment créé et anime un réseau francophone qui rassemble Français et Américains ayant du plaisir à parler notre langue. Si je ne suis plus en mesure de chanter avec la voix de ma jeunesse, j'appartiens encore à deux chorales locales, et mon amour de la musique m'a amenée à faire des conférences sur les compositeurs français des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup>



siècles, Ravel en particulier, l'un de mes favoris. Et j'ai fait une causerie sur Saint-Exupéry et dois sous peu en présenter une sur les symboles, "langage ésotérique et universel". Je consacre également davantage de temps à ma maison, mon jardin, Mignon, mon caniche miniature, mes enfants et petits-enfants : une fille chez Christophe qui a depuis longtemps quitté l'armée et s'adonne à présent à la musique, et, ce qui fait très couleur locale, est deputy-sheriff bénévole dans son village de montagne, une fille et trois garçons chez Isabelle qui est cadre dans les services de création artistique de la société cinématographique Warner Brothers.

Oui, poussée par le sort, j'ai quitté la France pour habiter sous d'autres cieux. Mais je suis franco-américaine et continue à cultiver ce qu'il y a de mieux dans chacun des pays qui se partagent mon coeur. Je n'ai jamais renoncé à mon passé (ni d'ailleurs à mon accent français, ce qui n'est pas grave car c'est un accent qu'adorent les Américains). Mes racines sont bien ancrées en moi. Ma fidélité au pays de ma naissance et de ma

jeunesse ne s'est jamais démentie, et j'ai fait pour lui sans doute davantage que si j'étais demeurée au bercail. Ce que mon éducation m'avait préparée à faire n'a pas été perdu, car si j'ai beaucoup oeuvré à l'expansion des produits de France, c'est surtout à celle de sa langue et de sa culture, amour acquis sur les bancs de ce collège dont nous célébrons aujourd'hui le souvenir, que j'ai consacré le surplus de mon énergie et mes quelques talents.

Souvent, en mes collines lointaines, je succombe aux charmes du souvenir et je retrouve en moi les images du passé. Douceur des années de l'enfance, si peu d'entre elles, mais tenant tant de place en nos mémoires et en nos coeurs.

Je remercie le ciel de m'avoir conservé le privilège de pouvoir encore voyager et rendre ainsi visite à ma famille dont, malgré les années, il m'est encore douloureux d'être séparée. J'ai séjourné dans ce Tahiti de rêve où demeure ma soeur Simone qui m'a initiée à une autre culture très attachante. Mais c'est auprès de ma soeur Jacqueline et de mon beau-frère Jean, malgré les changements apportés à la ville, que je me retrempe dans l'atmosphère de ma jeunesse, dans ce Cusset où nous étions "les petites Jourdan". C'est ainsi que j'ai pu vous retrouver aujourd'hui, mes camarades d'autrefois, que j'espère n'avoir pas trop ennuyés avec ce tracé rapide d'une vie bien remplie dont je ne regrette aucun moment, ni même les quelques adversités.



Si certains d'entre vous décident de venir faire un tour en Californie du Sud, je me ferai un plaisir de les y accueillir et de les aider à organiser leur voyage de découverte.

Veuillez m'accorder deux ou trois minutes supplémentaires, car j'aimerais vous laisser un message... J'étais chez moi, attendant la voiture qui devait m'amener à l'aéroport pour venir vous voir, lorsque, au hasard, je pris un livre, l'ouvris et trouvai les paroles prononcées à Los Angeles en 1956 par le Général MacArthur, déjà avancé en âge. Je les ai trouvées appropriées à notre rencontre, les ai traduites, et vous les livre aujourd'hui, espérant que vous y trouverez l'inspiration que j'y ai trouvée :

"Vous êtes aussi jeunes que la foi qui vous anime, aussi vieux que vos doutes, aussi jeunes que votre confiance, aussi vieux que vos craintes, aussi jeunes que votre espoir, aussi vieux que votre désespoir. Au centre de chacun de nos coeurs se trouve un studio d'enregistrement ; tant qu'il reçoit des messages de beauté, d'espérance, de courage et de joie, il

restera jeune. Si les lignes sont coupées et que votre coeur est recouvert par les neiges du pessimisme et la glace du cynisme, c'est alors, alors seulement, que vous devenez vieux."

Mes amis, certains d'entre vous sans doute me jugeront naïve, mais, comme MacArthur, je crois fermement que nous ne vieillirons que lorsque nous aurons perdu notre vision. Si nous savons, jusqu'au dernier moment, conserver notre optimisme et reconnaître les possibilités que la vie continue à nous offrir, nous garderons notre jeunesse.

Chers camarades, je vous remercie de votre accueil et de votre attention.

